

SOMMAIRE

HISTOIRE

D'UNE VILLE CORSAIRE

Le siège des Vendéens	9
L'église Notre-Dame du Cap Lihou	11
L'église Saint-Paul	12
Le raid allemand du 8 mars 1945	14
Les fortifications allemandes	15
La maison des Matignon	16
Granville, partenaire européen	17

LA HAUTE-VILLE

La Grand-Porte	19
La caserne	20
Bazeilles	21
La rue des Juifs	22
La Maison du guet	23
Le musée Anacréon	24
Le théâtre de la Haute-Ville	25
La place Camberton	28
Le square Maurice-Marland	29

UNE VILLE TOURNÉE VERS LA MER

La gare maritime	31
La piscine d'eau de mer	32
Le port de pêche	33
La grande pêche	34
Les vedettes <i>Jolie France</i>	35

Le yacht-club	36
Le port de plaisance	37
La cale de radoub	38
L'aquarium du Roc	39
Le Tour du Roc à la nage	40
Toute la mer sur un plateau	41
La plage du Plat-Gousset	42
Le Normandy	43
La pêcherie	44
Le bulot	45
Le cimetière Notre-Dame	48
Un banc frontalier	49
Marche à pied vers la pointe du Roc	50
Le <i>Marité</i>	52
La <i>Granvillaise</i>	53
Le festival des Voiles de Travail	54
Le festival Sorties de Bain	55

CHAUSEY

Chausey	59
Une balade à Chausey	62
Les régates de Chausey	63
Le château Renault	64
Le phare de Chausey	65
Marin-Marie	66
La maison de Marin-Marie	67

LOISIRS GRANVILLAIS

Le marché couvert	69
Le théâtre de l'Archipel	70
Le casino	71
Le Plat-Gousset	72
Le musée Dior	73
Le jardin Dior	74
Le carnaval	76
L'hippodrome	78
Le golf de Granville	79
Le tennis-club de Granville	80
Le stade Louis-Dior	81
L'aérodrome de Bréville	82
La gare SNCF	83
Le Val-ès-Fleurs	84
Le Centre régional de nautisme de Granville	86
Saint-Nicolas	87

LES PERSONNALITÉS GRANVILLAISES

Christophe Auguin	89
Jules Amédée Barbey d'Aurevilly	89
Jean-Paul Belmondo	89
Colette	89
Philippe Fauvel	90
Gabrielle B.	90

Jean Galfione	90
Jacques Gamblin	90
Maurice Orange	91
Georges Pléville Le Pelley	91
Sylvie Rouch	92
Éric Tabarly	92
La Granvillaise	93

GRANVILLE ENTRE TERRE ET MER

Le château de Grainville	95
L'abbaye de la Lucerne	95
Le château de Chanteloup	95
Le logis d'Équilly	95

Lorsque Stendhal passa par Granville en 1837, une ville nouvelle se bâtissait au pied du rocher, « dans le style de Paris... Vivent les pays en progrès », s'écrie-t-il, « on y est heureux, et par conséquent, on y a de la bonté. »





En écrivant l'introduction de ce livre qui vante quelques charmes de Granville, difficile de ne pas avoir une pensée pour Jean Canu, auteur d'un ouvrage intitulé *La Basse-Normandie*.

Il y disait des choses qui font sourire aujourd'hui : « À peine plus âgée que Le Havre, Granville ne remonte pas au-delà du XII^e siècle. Ses voisines ont raillé pendant longtemps ses prétentions :

Grandville, grand vilain :

Une église et un moulin,

On voit Granville tout à plein ! »

Et de fait, la ville ne fut pendant longtemps qu'un nid de pêcheurs et de corsaires, établi sur le promontoire rocheux du cap Lihou. Les maisons de granit se pressèrent peu à peu autour de l'église Notre-Dame, arc-boutées, serrées dos à dos, vite à l'étroit dans leur double ceinture de remparts et d'escarpements. L'eau manquait sur ce bloc de granit. Aujourd'hui encore, il a été impossible d'y creuser des conduits souterrains. (...) Les efforts de la ville basse au confort et à la modernité sont louables. Ils ont abouti à faire connaître la plage, petite mais pittoresque, à de nombreux baigneurs, attirés ou retenus par le casino, le golf, un palace international. Favorisée par les années faciles de l'après-guerre, Granville station mondaine se lançait, Granville était lancée... Les choses n'en sont pas arrivées au point d'enlever tout caractère à ce site original. Sans doute l'avait-on affublé de ce titre grotesque : "la Monaco du Nord", comme si le propre de Monaco n'était pas le Midi, le ciel lumineux, les murs blancs, la mer immobile et bleue. Sous les nuages de l'océan, entourée de vagues grises ou glauques à marée haute, de vase noirâtre et de sables fauves à marée basse, la pointe du Roc, surchargée de maisons ternes, de casernes et d'odeurs, évoque bien plutôt la vie âcre et obstinée, humble et pénible, des côtes nordiques, maussades et fécondes. Le désordre des falaises et des maisons, le silence des ruelles, les chats et les chiens qui somnoient, à peine dérangés de loin en loin par le seul va-et-vient des soldats du fort, tout y fait oublier l'agitation de la plage et des quartiers commerçants. »

Le Granville d'aujourd'hui n'a plus grand-chose à voir avec la cité visitée par Jean Canu. C'est une ville à la pointe, et pas seulement du Roc, ce piton rocheux qui en fait la cité côtière la plus à l'ouest du Sud-Manche. Granville est le premier port coquiller de France, son port de plaisance est victime de son succès depuis des décennies, la station balnéaire est louée par tous, son quartier ancien fait le bonheur des amateurs d'histoire et d'architecture, son musée Dior est unique au monde, ses rendez-vous culturels comme les Sorties de bain ou la Nuit des soudeurs sont devenus incontournables, ses liaisons vers Chausey ou les îles anglo-normandes sont un passeport vers l'aventure. Et que dire de son carnaval inscrit au patrimoine culturel immatériel de l'UNESCO ? Il est devenu un rendez-vous d'hiver attendu par des dizaines de milliers de participants. Car derrière ses airs de grande ville sage, Granville sait cultiver l'humour et l'impertinence. C'est aussi pour ça qu'on l'aime...

HISTOIRE D'UNE VILLE CORSAIRE



© Jean-Noël Levasseur

LE SIÈGE DES VENDÉENS



Épisode du siège de Granville par les Vendéens en 1793, peinture de Maurice Orange, 1909.

C'est sans doute le fait d'armes qui a fait la légende de la ville : l'attaque de Granville par les Vendéens. On est en 1793, en pleine époque de la Terreur. La lutte est sans merci entre républicains et royalistes et, pour ces derniers, conquérir un port est vital, car cette prise faciliterait les liaisons avec l'Angleterre acquise à leur cause. Ils jettent leur dévolu sur Granville. Ils sont environ trente mille face à des Granvillais cinq à dix fois moins nombreux selon les sources, claquemurés dans la Haute-Ville. L'état de siège est proclamé le 11 novembre 1793. « Le jeudi 24 brumaire an II (14 novembre 1793), à trois heures de l'après-midi, les Vendéens entrent dans les faubourgs de la ville », écrit Charles de la Morandière dans *Histoire de Granville*. La bataille dure deux jours, les 14 et 15 novembre 1793. Les Vendéens se postent dans les combles des maisons

du haut de la rue des Juifs. De là, ils dominent les artilleurs granvillais positionnés devant les remparts et font des ravages. Jacques Clément-Desmaisons, fils du maire, y laissera la vie. Les Vendéens tentent, sans succès, de passer par la place de l'Isthme puis par le rempart du Midi. Après une nuit de fusillade, ils repartent à l'attaque, cette fois vers l'extrémité du port, pensant que la muraille du Roc est incomplète. Sous un feu nourri des Granvillais dont les munitions s'épuisent, ils finissent par reculer. Profitant de ce léger avantage, les républicains décident d'embraser les faubourgs, au risque de toucher la ville, mais l'action est une réussite. Les Vendéens partent et Granville devient Granville-la-Victoire. Maurice Orange s'en inspirera pour son tableau *Épisode du siège de Granville par les Vendéens en 1793*. Et la scène héroïque sera rejouée pour le Téléthon 1997.



L'ÉGLISE NOTRE-DAME DU CAP LIHOU



Comme ramassée face aux éléments qui pourraient la menacer, l'église Notre-Dame domine la Haute-Ville et le port situé en contrebas. Construite en granit de Chausey, sa sobriété fait tout son charme. Quand on entre dans cet édifice, on a le sentiment de remonter le temps et le bonheur de ressentir une sérénité que seuls les bâtiments qui ont une histoire peuvent offrir. Celle de Notre-Dame débute en 1440, à l'initiative de « l'occupant anglais pour s'attirer les bonnes grâces des Granvillais », narre Maurice Collignon, dans *La Haute-Ville de Granville*.

Mais sa construction s'est achevée seulement en 1767, notamment par sa façade. L'église emblématique de Granville abrite la statue de Notre-Dame-du-Cap-Lihou, honorée chaque été au cours du grand pardon des corporations de la mer ; des vitraux réalisés par le maître verrier Jacques Le Chevalier et posés de 1950 à 1971 ; un bénitier en granit du XV^e siècle... Comme l'église, la croix du parvis est en granit, mais pas de Chausey, de Lannion. Elle date de 1945, la précédente ayant été abattue lors d'un bombardement de 1944.

L'ÉGLISE SAINT-PAUL



CC-BY-SA Florian Pèpelin

Arrivant à pied, dans l'aéré quartier Saint-Paul par la rue Charles-Guillebot, on découvre d'abord une sculpture de 1904 montrant trois hommes armés, qui forment un monumental hommage « aux soldats et marins morts pour la patrie ». On les imagine face à l'ennemi, accroupis ou debout, mais se tenant droit. L'église Saint-Paul, toute proche, va-t-elle se tenir droite encore longtemps ? S'il attire le regard par son dôme et ses dimensions (66 m x 20 m), ce bâtiment néo-roman-byzantin de la fin du XIX^e siècle n'en reste pas moins un colosse aux pieds d'argile. Tout a basculé en 1999, quand un diagnostic a révélé que la construction souffrait

de mille maux : béton armé fragile, car fait avec du sable de mer, acier des vitraux corrodés, maçonnerie dégradée... Malgré de premiers travaux, un bloc de béton du dôme tombe en 2003. Le bâtiment, dont le chanoine Pinel vantait, en 1940, les « lignes pures », les « perspectives majestueuses » et « l'ampleur », est fermé. Le coût de la restauration, qui dépasse la dizaine de millions d'euros, effraie plus d'une municipalité. L'église est désacralisée. Les uns veulent la raser, les autres la conserver. On l'a compris, l'église Saint-Paul est devenue un sujet très épineux. Aux dernières nouvelles, sa transformation en centre culturel est en bonne voie. À suivre...



CC-BY-SA Piyx



CC-BY-SA Piyx



La verrière représentant la vie de saint Paul est faite de trois lancettes. Au centre saint Paul en pied est représenté avec une épée, il est surmonté d'un ange tenant une palme. À gauche, se superposent la conversion de saint Paul de Tarse et de saint Paul prêchant. À droite, saint Paul et un navire surmontent la scène de la mort du saint. Seule la verrière de la vie de Saint Paul est réalisée par le maître-verrier Paul Bony.

CC-BY-SA Yvane

LE RAID ALLEMAND DU 8 MARS 1945



En ce 8 mars 1945, le front semble loin de Granville. Le port accueille quotidiennement des cargos venus de Grande-Bretagne, remplis de charbon. Côté militaire, on dénombre quelques dizaines de soldats américains et de MPs (*military police*), la deuxième compagnie de sécurité du bataillon de la Manche, ainsi qu'une centaine de prisonniers allemands. En face, à Jersey, trente mille soldats de Hitler sont positionnés. Winston Churchill a jugé inutile de guerroyer avec ces guerriers isolés, les Alliés ont mieux à faire. Ils sont donc prisonniers de leur archipel. Mais ils ont froid et ils ont faim et c'est dans une mission de survie qu'ils se lancent, avec, tout de même, le désir de

rendre le port inutilisable, de capturer des officiers américains et de rapporter du ravitaillement. L'opération prend tout le monde par surprise. Dans la nuit, des officiers américains, qui passent du bon temps à l'Hôtel des Bains et au Normandy, sont faits prisonniers. Des soldats, des officiers de marine marchande et des civils sont tués par des Allemands qui tirent sans sommation. Un cargo est pris et rapporté à Jersey avec 112 tonnes de charbon à bord et une soixantaine de soldats libérés. Pour cet acte plein d'audace, une centaine d'Allemands recevront la Croix de fer, deux mois avant la fin de la guerre.

LES FORTIFICATIONS ALLEMANDES



© Jean-Noël Lerevasseur

Monter la rue du Cap-Lihou (qu'on conseillera de faire plutôt à pied qu'à vélo, pourquoi pas en empruntant le magnifique sentier situé à flanc de falaise), c'est remonter le temps. À deux pas du phare et du sémaphore vous attendent des fortifications allemandes de la Seconde Guerre mondiale. Dispersées de part et d'autre du rond-point des Français-Libres, un abri pour quinze hommes, un poste d'observation, une soute à munitions, une casemate de tir pour canon de 105 mm ou encore une mine sous-marine jadis destinée à servir de barrage en cas d'attaque alliée. Ces ouvrages du Mur de l'Atlantique témoignent d'une occupation qui n'a pas seulement laissé des traces dans le sol. Une impressionnante sculpture en forme de bateau, aux voiles creusées par une croix de Lorraine, rend hom-

mage aux Résistants et aux Français libres. Un panneau raconte que, sous l'impulsion de Maurice Marland, onze Granvillais ont répondu à l'appel du général de Gaulle dès le 25 juin 1940. Une stèle est dédiée aux réfractaires et maquisards. Une petite plaque de couleur rouille rappelle enfin le nom des familles juives déportées en 1942. Ils se prénommaient Smil, Armand, Léon, Rodolphe, Minka... Ils sont tous morts à Auschwitz.



© Jean-Noël Lerevasseur

LA MAISON DES MATIGNON



© Jean-Noël Levasseur

La plaque est discrète, mais son texte intrigue. Au 28 de la rue Notre-Dame, on lit que la maison dénommée maison des Matignon, ou maison du gouverneur, a appartenu à la famille Grimaldi et que le prince Albert y a dévoilé une plaque en 2015 ! Comment tout cela s'explique-t-il ? Assez simplement en fait, à condition de remonter le temps. Projetons-nous au XVI^e siècle. Les guerres de Religion font rage en France et Granville est sous les ordres de Jacques II de Matignon, lieutenant général de Normandie. Serviteur dévoué du roi, il sera récompensé de son action en étant nommé gouverneur de Chausey (1576) puis de Granville (1578). Deux générations plus tard, en 1715, le petit-fils de Jacques II, Jacques IV, épouse la princesse Louise-Hippolyte Grimaldi, Monaco n'ayant pas d'héritier mâle à l'époque. La condition de cette union validée par Louis XIV : que le marié perde son patronyme. Jacques IV Goyon de Matignon devient Grimaldi, Jacques I^{er} de Monaco, et bientôt, en 1731, au décès de son épouse, prince souverain de Monaco, duc de Valentinois et pair de France. Ainsi la famille Grimaldi obtient-elle le titre de gouverneur de Granville et Chausey, qu'elle gardera 212 ans.



© Jean-Noël Levasseur

GRANVILLE, PARTENAIRE EUROPÉEN



© Jean-Luc Tabard

L'histoire récente a malheureusement prouvé que la paix n'était pas une valeur pérenne en Europe. De la connaissance mutuelle devaient pourtant naître des amitiés par-delà les frontières. Ainsi raisonnaient les partisans de jumelages transfrontaliers au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Granville a d'abord vu les choses comme tant d'autres communes. Elle s'est d'abord alliée à la commune anglaise de Sherborne (9 500 habitants), dans le Dorset. Mais les deux cités ont voulu voir plus loin et en 1989 est née l'idée de réunir douze villes de la communauté européenne, alors constituée de douze pays. Ainsi

est né le Douzelage, nom imaginé par Karel Majoor, maire de Meerssen, aux Pays-Bas, et son épouse. La charte a été signée au musée Dior, à Granville, deux ans plus tard. Le premier président de cette association était Henry Haffray, à l'initiative de cet ambitieux projet. En 1993, Jacques Delors remet au Douzelage l'étoile d'or des jumelages à Strasbourg, ville-siège du Parlement européen. Trente ans plus tard, le Douzelage existe toujours et compte vingt-huit villes, de Bundoran (Irlande) à Agros (Chypre) et d'Asikkala, en Finlande, à Sesimbra, au Portugal. La langue officielle est l'anglais et le Brexit n'y a rien changé !

LA HAUTE-VILLE



© Fabien Jouatet

LA GRAND-PORTE



© Fabien Jouatet

La Grand-porte est un des lieux de Granville à côté desquels on ne peut pas passer, on ajouterait même, sous lesquels on ne peut pas ne pas passer. Elle marque l'entrée dans la ville historique. Les piétons y passent en masse, les automobilistes s'y prennent souvent à deux fois avant d'oser franchir le pont de bois et cette portion de rue étroite (rassurez-vous, il y a la place et même un espace pour votre rétroviseur), mais tous, en franchissant cette arche de pierre, ont l'impression de remonter le temps. Cette partie des remparts n'est pas pourtant pas si vieille (on s'entend...). Elle ne date pas du XV^e siècle, lorsque les Anglais

fortifièrent le rocher – ceux-là ont été démolis en 1689 sur ordre de Louis XIV – mais d'une période estimée entre 1729 et 1749. Tout comme le logement dit Logis du Roi situé juste au-dessus, logement de fonction du gouverneur de Granville devenu musée du Vieux-Granville (1936) puis musée d'Art et d'Histoire de Granville (2013, il est fermé actuellement). Une plaque commémore l'héroïsme des Granvillais lors du siège de 1793. Passé ce logis, on ne manquera pas la guérite de la garde de la ville, située à droite en montant quelques marches. Un endroit idéal pour faire quelques photos.

LA CASERNE



© Jean-Noël Levaissasseur

S'il ne restait ces imposants bâtiments de la Haute-Ville et quelques discrètes plaques commémoratives, rien ne laisserait supposer que Granville fut une ville de garnison. Il ne faut pas manquer, quand on sort du quartier historique, en direction de la pointe du Roc, la grande cour qui fut jadis une place d'armes et ces constructions hautes et droites comme des soldats au garde-à-vous, dont la plus ancienne date du milieu du XVIII^e siècle. Au fil des décennies, elles ont accueilli le 279^e RI (Régiment d'infanterie), le 79^e RIT (Régiment d'infanterie territoriale), le 202^e RI, le 8^e RI, le 21^e BCP (Bataillon de chasseurs à pied), mais c'est le 2^e

RI qui resta le plus longtemps, de 1873 à 1948 (il avait été dissous en 1920 et recréé en 1939), participant localement à moult fêtes militaires et civiles, comme le fera après lui le 1^{er} RIMA (Régiment d'infanterie de marine), de 1963 à 1984. Le bâtiment Bazeilles, le plus ancien, est une annexe de la mairie qui abrite la salle des mariages (excellent lieu de photos à proximité de l'église Notre-Dame !). Les bâtiments Gênes et Polotsk ont été aménagés en logements. Enfin, Solférino constitue une partie du collège Malraux, dont le réfectoire offre une vue somptueuse sur la mer ! Gênes et Bazeilles sont classés monuments historiques.

BAZEILLES



Des bâtiments de l'ancienne caserne de la Haute-Ville, Bazeilles est le plus connu, mais le nom peut intriguer. Pourquoi avoir donné le nom d'un village des Ardennes à un édifice devenu annexe de la mairie ? Tout simplement parce que le 1^{er} septembre 1870 (veille de la capitulation de Napoléon III), la commune a été le théâtre de sanglants affrontements entre Français et Prussiens. Des hommes des troupes de marine se positionnent dans une auberge, la Maison Bourgerie, et luttent jusqu'à épuisement des munitions. Ils sont une cinquantaine face à un régiment. Leur résistance héroïque inspirera Alphonse Marie Adolphe de Neuville, qui peindra *Les Dernières*

Cartouches en 1873. « Pour l'infanterie de marine, ce nom équivaut à celui de Camerone pour la Légion étrangère », écrit Robert Sinsoilliez, dans *Commandant Aubert, les dernières cartouches*. Georges Aubert est venu passer ses dernières années à Donville, où son frère possédait la Grande Corderie. Ce petit-fils du général Junot d'Abrantès est mort à Donville en 1899, à l'âge de soixante et un ans. « M. Aubert était Granvillais de cœur ; il avait pour notre pays la plus sincère affection », affirme le journal *Le Granvillais*, du 19 avril 1899. Il est enterré dans le carré militaire du cimetière Notre-Dame de Granville. Sa tombe est entretenue par le Souvenir français.

LA RUE DES JUIFS



© Jean-Noël Levrasseur

Historiquement, la rue des Juifs était le premier faubourg de Granville, une longue ligne droite où s'était installé un certain nombre de familles juives, comme on en trouve à l'entrée de nombreuses villes de France. Celle qui nous intéresse mène de l'extrémité des rues Paul-Poirier, Georges-Clemenceau et des Corsaires à la Haute-Ville. Rue commerçante, elle a beaucoup changé ces dernières années. Il est loin le temps où la galerie Bazar, de l'iconoclaste Fabien Lefebvre, était le seul endroit à attirer le regard. Aujourd'hui, les artistes y sont nombreux et les boutiques branchées s'y sont multipliées : librairie, bar à vins

naturels, friperie, salon de thé... La diversité de ses commerçants en fait un secteur pas comme les autres. La vie se passe autant dans les échoppes que sur le trottoir, la chaussée, peu large, facilite les échanges et l'endroit a incontestablement un côté bohème. C'est aussi un champ d'expérimentation avec, par exemple, une tentative de piétonnisation ponctuelle, l'été, le dimanche et le samedi après-midi, le but étant de rendre la rue des Juifs toujours plus vivante.

LA MAISON DU GUET



© Fabien Jourdet

Elle a tout d'un décor de la Hammer, ce studio britannique mythique qui offrit aux amateurs du genre des films d'horreur dans les années 50, ou, pourquoi pas, d'une maison sortie de l'univers de Harry Potter : haut perchée, dominant le port, comme en équilibre précaire sur la muraille qui prolonge la rue du Midi, comportant deux tourelles. Mais ce n'est pas un élément emprunté à un plateau de cinéma, non, juste une authentique bâtisse identifiée comme la Maison du guet. Elle surplombe le port de commerce et

tout le bassin au sud de Granville. Voisine de l'église Notre-Dame, elle ressemble à une vieille dame sortie des tréfonds du Moyen-Âge. Mais en fait, sa construction, sous cette forme, daterait du début du XX^e siècle. « C'est la seule construction construite à même le rempart », note Maurice Collignon, dans *La Haute-Ville de Granville, ses rues, ses maisons à travers les âges*. Côté nord, la façade de cette propriété privée offre des colombages, caractéristiques de la Normandie, mais bien rares à Granville.

LE MUSÉE ANACRÉON



© Fabien Jouanel

Tout le monde l'appelle le musée Anacréon, mais depuis quelque temps, on est prié de dire musée d'Art moderne Richard-Anacréon. Qu'importe après tout, l'imposante ancienne école Paul-Bert, devant laquelle on jouit, place de l'Isthme, d'une magnifique vue sur la plage du Plat-Gousset, les ports et la côte, porte le nom d'un Granvillais qui, à l'automne de sa vie, a légué cinquante ans de collection à sa ville : cinquante ans d'un amour immodéré de l'art qu'il a cultivé à Paris, au journal *Le Petit Parisien* puis dans sa librairie, *L'Originale*, au 22, rue de Seine. Richard Anacréon, né en 1907 dans la rue Saint-Jean située à deux pas du musée qui porte son

nom, y a côtoyé quelques-uns des plus grands artistes du vingtième siècle. Dans sa boutique du Quartier latin, il est devenu l'ami de Colette et de Paul Valéry, il a connu Utrillo, Picasso, Derain, Cendrars, Claudel, Genet, Mac Orlan, Cocteau, Dufy, Prévert... Il a vendu des ouvrages rares autant qu'il les a collectionnés et c'est à sa ville natale qu'il a offert des centaines de pièces, livres rares, ouvrages dédiacés, manuscrits, aujourd'hui exposés au Mamra : Montherlant, Claudel, Barbey d'Aurevilly, Apollinaire, Loti... On y trouve aussi des œuvres de Derain, Braque, Picasso, Rodin, Bourdelle, Dufy, Picabia...

LE THÉÂTRE DE LA HAUTE-VILLE



© Jean-Noël Levasseur

Accéder au théâtre de la Haute-Ville se mérite. Le bâtiment est situé dans la montée de la rue Notre-Dame (si on vient de la place Camberton), en plein cœur du quartier historique. Les impressionnantes colonnes de l'entrée rappellent sa vocation première : quand il fut construit en 1821, c'était pour accueillir un tribunal de commerce, lequel déménagera en 1994 pour laisser place à un théâtre. La compagnie de la Presqu'île y jette l'ancre, sous les ordres du capitaine Michel Vivier, metteur en scène et comédien. La salle, au confort un peu rustique, prend le nom de la troupe qu'elle héberge avant de devenir le théâtre de la Haute-Ville à son départ, en 2009. Elle bénéficie d'un lifting au début des années 2000 et est équipée de banquettes rouges et d'un faux balcon en trompe-l'œil. Dépendant désormais de l'Archipel, situé tout près du casino, cet écrin de 63 places reste idéal pour organiser des représentations intimistes, accueillir des scolaires, des comédiens amateurs, ou des compagnies en résidence. On y a même vu Jacques Gamblin, l'enfant du pays, préparer ses spectacles.